

Cheong-Kwon Cho

## La tombe du sommet

traduit du coréen par Hee-Kyoon Kim et Claude Mouchard

Cheong-Kwon Cho est né en 1949 à Séoul. Ses premiers poèmes ont paru dans la revue *Hyundai-sihak* (*La Poésie contemporaine*) avant d'être repris dans le volume intitulé *Sept sortes de formes du cœur regardant la pluie*. Il a publié ensuite d'autres livres de poèmes – dont *Le chant du cœur vide* et *Le drap du ciel*. Il a obtenu un prix de littérature portant le nom de Soo Young Kim, et un autre portant celui de Sowol Kim.

Traduire un poème comme «La tombe du sommet I» (le premier d'une série de poèmes tous intitulés «La tombe du sommet», de I à XXX), c'est avoir affaire à une certaine continuité de la littérature coréenne moderne. Car l'œuvre de Cheong-Kwon Cho s'inscrit puissamment au cœur de la tradition de la poésie coréenne telle qu'elle a évolué à partir de Sowol Kim, de Sang Lee et de Soo Young Kim.

Mais c'est aussi, pour le traducteur, entamer un travail qui touche, par l'amour de la littérature, à la continuité de sa propre vie.

Lorsqu'on se trouve (comme c'est mon cas aujourd'hui) en France en proie à une hésitation vitale – celle entre, peut-être, s'éveiller, ou bien se laisse glisser dans un abîme qu'on connaît trop et qui reste pourtant inconnu –, la littérature se manifeste comme la promesse d'une persistance de quelque chose en soi-même, ou au-delà de soi. Elle le fait malgré l'hésitation, ou plutôt en elle. La poésie elle-même n'est-elle pas hésitation? « *Bienvenue à n'importe quel destin...* »: la poésie est ce qui accompagne jusque-là – jusque dans ce moment de doute et de décision.

Hee-Kyoon Kim  
(avec la collaboration de Claude Mouchard)

### LA TOMBE DU SOMMET I

Je vois en gravissant la montagne de l'hiver  
que, dans le lieu du froid, le plus noble  
brille comme de la glace  
et comme le silence résolu de la chute gelée.  
Le plus noble esprit  
bouge vif dans l'air froid  
entre deux vallées qui se brisent de gel,  
et la glace chante entre deux rochers.  
Dans ce début de matin où fond toute la neige de la nuit passée,  
le sommet  
enveloppé de glace éternelle  
vénère la lumière.

Si mon âme rêvait d'un grand édifice au ciel,  
je m'attacherais à cet endroit où habite Dieu.  
Le plus noble esprit va vers l'endroit le plus froid.  
Désormais, s'écouler vers le bas n'est pas geler  
mais se taire,  
et bouger n'est pas aller vers l'arrêt  
mais se ranger au plus près du silence en un chant silencieux.  
Pourtant l'esprit qui dort déjà  
ne pourrait quitter la profondeur du repos  
à moins qu'on ne le batte à coups de bâtons.  
Et, pas davantage, une forme  
ne pourrait se métamorphoser  
à moins qu'on ne la frappe à la massue.  
Le corps n'est que de haillons.  
Temps d'errer dans le sommeil et le vain repos !  
Si mon âme  
ne pouvait s'emporter en un applaudissement puissant,  
je ne rêverais nulle forme nouvelle.  
C'est la saison du gel, et quand la nuit tombe,  
les eaux en s'embrassant les unes les autres  
chantent un chant de gel sous mes pieds.

La chute  
qui, en s'enivrant de sa puissance,  
ébranlait tout au long la vallée en été,  
se prend en glace.  
Les blocs de glace  
accroupis parfaitement entre deux vallées  
restent enivrés de leur puissance.  
Toi, tempête de gel,  
tourbillonne dans mon artère,  
transperce mon corps  
de la tête aux pieds.  
Envahis.  
Enivre.  
Les oiseaux du sommet,  
sur la cime d'un arbre sec,  
passent le temps d'ivresse les ailes repliées.  
Les fruits devenus pépins secs  
s'enivrent de leur gloire dans leur écorce.  
La racine qui a bu des lèvres  
à la goutte de pluie tout l'été  
s'enivre de ses propres dents

qui détachent la terre,  
et la roche s'enivre de la joie  
de son poids qui s'entête.

Vois, la roche elle-même s'enivre de  
son fardeau lourd.

Mais, consacré au vide, le ciel est cœur sans nombre.

Mais si des cœurs sans nombre s'effacent dans l'air vide,  
n'est-ce pas que des poignets sans nombre portant des chandelles  
montaient l'escalier d'un arbre nu où s'accumulait la bénédiction de la  
lumière ?

N'est-ce pas que mes yeux,  
offrant leurs flammes grosses de graines pures,  
à chaque marche du ciel  
rêvaient d'un temps d'enivrement ?

Ou que mon temps descendait plonger dans l'abîme  
sous le poids aveuglant de la maturité ?

Nuit, maintenant, ordonne le départ !

Plus près, plus près de  
mon artère et mes os,  
occupe, écrase,  
perce !

Un moment, les ténèbres du temps  
me sont venues sous forme de pluie et de neige,  
à un autre moment, sous forme de vent,  
en une autre moment, sous forme de feu et d'eau !

N'est-ce pas que, dans ces ténèbres,  
je passais la nuit d'insomnie  
de qui est fatigué fatigué de repos vain et de longue attente  
par ma force d'attraction quotidienne !

Les ténèbres sont l'odeur d'un arbre vert planté à l'endroit où je vis.

Que de fois mon âme a désiré s'imprégner de cette odeur !

Que de fois mon âme a rêvé d'un chatoyant soleil de minuit  
qui me bénisse !

Le corps n'est que haillons roulés par du vent.

À moins que l'âme n'appuie sur lui doucement.

(Poème extrait de *La Tombe du Sommet*  
Éditions Minum, Séoul, 1991.)